

1980

La Vie en rose (1980-1987)

Un pari impossible?

Par Monique Benoit et Françoise Guénette

In *Ces femmes qui ont bâti Montréal*, Éditions du Remue-ménage, 1992 : 489-492.

De 1980 à 1987, un magazine publié à Montréal, à partir d'un huit pièces angle Saint-Denis et Duluth, incarna le dynamisme et le pluralisme du mouvement des femmes. À sa disparition, en mai 1987, *La Vie en rose* tirait tous les mois à plus de 30 000 exemplaires. Jamais encore, dans l'histoire déjà riche de la presse d'opinion au Québec, un journal politique n'avait connu un tel *success story*.

Quand *La Vie en rose* paraît pour la première fois, en mars 1980, la revue est insérée dans *Le Temps fou*, magazine alternatif et trimestriel de la «gauche» québécoise. Un an plus tard, *LVR* vole de ses propres ailes, et tire à 10 000 exemplaires. Peu à peu, ce «projet dérisoire», commencé sur 24 pages de mauvais papier journal, passe au glacé, à la couleur, puis à 72 pages, et de 6 (en 1982) à 10 (en 1984) numéros par année.

Ce qui ne change pas, c'est le pari audacieux de *LVR* : pour pallier les lacunes de la grande presse oublieuse des femmes, on veut imposer une vision féministe de l'actualité, sans prétendre à l'objectivité ou à la représentativité. À la barre de *LVR*, on trouve d'abord des militantes du droit à l'avortement (Claire Brassard, Sylvie Dupont, Ariane Émond, Francine Pelletier, Françoise Guénette, Claudine Vivier et Lise Moisan), auxquelles s'ajoutent des centaines de collaboratrices, employées ou pigistes, journalist-es de métier, graphistes, illustratrices, écrivaines et militantes.

Le mandat de *LVR* tient en quatre points : dénoncer les situations d'oppression vécues par les femmes, faire avancer la réflexion à l'intérieur même du féminisme, démontrer la force et la créativité des femmes, et enfin, procurer aux lectrices un moment de plaisir!

Par ses longs dossiers *LVR* participe aux débats sociaux et féministes de l'heure : le salaire au travail ménager, les médias et les femmes, la «nouvelle famille» et les politiques familiales, l'avortement, la féminisation, l'informatisation du travail, les «nouveaux hommes», la politique, etc. *LVR* prend des positions éditoriales osées, parfois controversées même auprès de ses lectrices : si la couverture critiquant le voyage au Canada de Jean-Paul II (et surtout l'attitude de l'Église catholique envers les femmes) fait hurler les évêques, l'éditorial réaffirmant la légitimité du lesbianisme fait rugir bien des abonnées! Mais c'est justement ce qui distingue *La Vie en rose* : un parti-pris pour l'irrévérence, l'audace, le refus des lignes justes — fussent-elles féministes. Bref, elle sera toujours trop radicale pour les unes, trop commerciale pour les autres.

Entre-temps, *LVR* révèle à un plus large public la richesse de la culture des femmes. On interview des artistes du Québec et d'ailleurs, des Montréalaises comme Pauline Julien, Marie

Laberge, Clémence DesRochers, Léa Pool, Marie Cardinal, Diane Dufresne, etc. Tous les étés, de longs spéciaux fiction laissent place aux écrivaines. Les événements culturels majeurs, du *Bye Bye* télévisé aux shows de Robert Lepage, du Théâtre expérimental des femmes au *Zoo la nuit* et au *Matou*, passent à l'éclairage décapant de la critique féministe. *LVR* va jusqu'à créer à Montréal, pour la Journée internationale des femmes, des spectacles très courus : *La Fièvre du mardi soir* en 1983, *Rose Tango* en 1984.

LVR est un lieu de rencontre avec des femmes extraordinaires : Léa Roback, Simonne Monet-Chartrand, Janette Bertrand, Lise Payette, mais aussi Kate Millett, Delphine Seyrig, Andrea Dworkin, et, au printemps 1984, en exclusivité, Simone de Beauvoir. Un coup d'éclat, exigeant réimpression. Parallèlement, des reportages illustrent la réalité des femmes plus anonymes, ouvrières d'usine déplacées par l'automatisation, prisonnières, militantes syndicales, etc. Et toujours, phénomène rare dans la presse québécoise, un volet international qui vient élargir les préoccupations. Mais tout n'est pas information, dans *LVR*. L'humour court au ras des chroniques, journaux intimes, fictions, commentaires... et explose dans les très délinquantes chroniques d'Hélène Pedneault.

La Vie en rose surgit du grand bouillonnement culturel et féministe des années 1970, portée par un fort courant militant... que les années 1980 verront s'atténuer. Elle succède à d'autres périodiques féministes : *Québécoises deboutte!* (1971), *Les Têtes de pioche* (1976-1979), *Des luttes et des rires de femmes* (1978-1981). Elle est entourée par la Librairie des femmes, les Éditions du remue-ménage, le Théâtre expérimental des femmes, la galerie d'art Powerhouse, Vidéo-Femmes, les Folles Alliées, etc.

Cette effervescence s'atténuera au fur et à mesure que le féminisme québécois, se déployant vers toutes les régions et toutes les couches sociales, deviendra plus polyvalent et intégré, mais moins visible. Cette diversification du féminisme, paradoxalement, sera l'une des nombreuses causes de la disparition de *LVR*, en mai 1987. La clientèle potentielle de la revue devenait alors difficile à cibler et les femmes rejointes par ces idées ne voulaient pas nécessairement s'identifier à une revue féministe.

La Vie en rose, peu subventionnée, boudée des publicitaires, a toujours vécu de l'argent de ses 10 000 à 20 000 acheteuses. «Survécu», serait plus juste. Au printemps 1986, les difficultés financières sont devenu-es insurmontables. On lance un appel à l'aide, qui rapporte 100 000 \$ en un mois! Devant l'ampleur de cet appui, les gouvernements y vont à leur tour de gros montants. C'est le «deuxième début» de *La Vie en rose*. Muni d'une nouvelle maquette, le magazine est relancé en novembre 1986. Sa vocation n'a pas changé mais son allure — plus moderne, séduisante — et son conte-nu — allégé, plus aéré — surprennent. Certaines jugent ces choix «racoleurs», accusent *LVR* de prendre le «virage du néoconservatisme». Le coup de barre ayant trop tardé, les coûts de production s'alourdissant, la nouvelle *LVR* n'a pas le temps d'élargir sa clientèle... En mai 1987, pour éviter la faillite, *LVR* ferme ses portes. Définitivement.

Six ans plus tard, l'impression reste : *La Vie en rose* a rendu visibles le rôle et l'expression des femmes, dans la vie de Montréal. Par son pluralisme, le magazine a contribué au développement d'un féminisme urbain plus diversifié. Journalisme rigoureux, projet politique généreux, féminisme ouvert sur le monde, misant sur l'information et sur la passion : *La Vie en rose*, malgré ses contradictions, a servi de miroir à toute une génération de Québécoises jusqu'à invisibles dans la grande presse populaire.